







**Mrs. Payette**  
**Marchand-Tailleur**  
 Rue Richelieu, St-Jean, Que.

LE plaisir d'annoncer à sa nombreuse clientèle qu'il vient de faire d'importantes améliorations à son établissement afin de lui donner toute la satisfaction possible. Il a aussi fait des arrangements très avantageux avec M. A. S. Campbell, de Montréal, qui lui fournira tous les habillements dont il a besoin pour hommes et enfants, des mieux finis, ce qui le mettra en position de vendre ces marchandises à très bas prix.

Le département des merceries qui est très complet est des plus fashionable et de premier goût.

Il ne faut pas oublier, et ceci est d'une grande importance, que M. Frs Payette fait une remise de 5 pour cent sur tout achat fait au comptant.

FEUILLETON DU "COURRIER DE SAINT-JEAN."

# LA PETITE SŒUR

Il était de haute taille, sec, nerveux, avec de larges épaules, des bras fortement musclés, le visage archemé, ridé; d'une physionomie dont une moustache blanche et des cheveux gris coupés ras, autour d'un large front, accentuaient la virilité, mais adouci par deux yeux profonds et bleus où se lisait l'intelligence et la bonté. Il avait des allures vives martiales, conservées d'un séjour de sept ans sous les drapeaux. En quittant le service, pendant la durée duquel étaient morts son père et sa mère pauvres cultivateurs de Valligüères, il avait pris à bail l'exploitation de quelques terres enclavées dans une vaste propriété appartenant à la baronne Moissenas. A ce moment la baronne vivait retirée dans son château, située, entre Valligüères et Remoullins, ayant quitté Paris depuis deux ans pour pleurer dans la solitude la baronne Moissenas, son mari qui venait de la laisser veuve après une heureuse et étendue union. Elle avait à son service une jeune femme de chambre, nommée Brigitte Laurier, originaire de Picardie, ramenée par elle de Paris, quand elle s'était élevée dans ses terres. C'était une jeune fille d'abandonnée, d'uniforme non seulement de ses parents, qui vivaient dans un établissement selon son cœur, l'esprit de Brigitte et de ses charmes. Il fut séduit par l'heureux caractère, la bonne grâce, la belle santé de cette paysanne du Nord, dont un séjour de quelques mois à Paris avait développé l'intelligence, affiné la beauté. Brigitte fut sensible à cette affection insinuante, mit sa main dans la main de Claude et consentit à devenir sa femme. La baronne Moissenas favorisa les jeunes amoureux et leur amoureux et leur établissement; l'établissement : Brigitte reçut d'elle cinq mille francs à titre de dot; Claude Courbelot obtint avec un bon gâil la petite ferme des Combes.

Quelques jours passés à enrichir le ménage. Les terres cédées au nom de Claude étaient dures, donnaient peu, les loyers absorbant la plus claire part du produit. Mais bien que la baronne fût disposée à accorder à son fermier la facilité d'une plus grande, il tint à honneur de faire face à ses engagements; il y parvint. Ainsi s'éprouva la médiocrité qui ne cesse d'être son lot. Elle n'empêcha pas du moins ces braves gens de connaître le bonheur qui résulte d'une affection constante et partagée. Aussi n'eurent-ils jamais la pensée de chercher à modifier leur position. Ils étaient sobres et se contentaient de peu. Après un séjour de vingt ans aux Combes, ils ne nourrissaient d'autre espoir que d'y vivre jusqu'à la mort.

Durant ce temps, divers événements s'étaient produits autour d'eux et chez eux. D'abord, la baronne Moissenas avait quitté son château pour retourner à Paris, où, par un second mariage, elle était devenue marquise de la Breslaye. Pendant douze ans, on ne l'avait vue apparaître à Valligüères qu'à de rares intervalles. C'est seulement une année avant l'époque où s'éleva notre histoire qu'elle s'y était réinstallée, venue une fois de plus, résolue à n'en plus partir et à consacrer tout entière à l'éducation de son fils qui lui avait donné. Durant la même période, Brigitte était également devenue mère. Mais, moins heureuse que la marquise, elle avait vu mourir sa fille au berceau. Ce fut pour elle et pour Courbelot un affreux malheur. Le jour d'autant plus affreux que, dans le sein de l'enfant et les soins qu'il exigea avaient ruiné la santé de la mère. A date de ce jour, Brigitte ne recouvra plus cette santé, si sa gaieté. En dépit de la sollicitude dont son mari ne cessa de l'entourer, elle resta frêle et mélancolique.

Tel était la maison où le hasard des événements venait de faire naître la fille de Clémence Gendrin. On s'expliquera maintenant l'empressement avec lequel les Courbelot adoptèrent l'orpheline. Ils leur semblaient qu'ils allaient retrouver dans la petite créature quelques chose du leur être, pendant un temps trop court avait été leur foyer. Brigitte sentit un essoufflement de son cœur que la mère vivante et encore en elle, et Courbelot sentit le ciel qui venait la distraire d'une douleur qu'il avait crue incurable. Lorsque, après les funérailles de Pierre Gendrin et de Clémence, les époux virent la petite Sidonie installée dans leur maison, avec la nourrice qu'ils avaient établie auprès d'eux au prix d'un sacrifice onéreux, ils éprouvèrent une joie profonde, troublée seulement par la crainte que quelque-

— Chez vous ! mais nous y sommes. — Non pas ainsi que je voudrais vous y voir. Cette ferme est située dans le plus triste coin du pays, au milieu d'une solitude sauvage. Gardez l'enfant, soit. Mais accordez-moi la grâce de vous installer avec elle plus près de moi, dans mon domaine même. Il me faut un jardinier, un jardinier, vous savez, un homme qui demeure confortablement à l'année. Votre femme et Sidonie vous y suivront. La petite gradira de la sorte sous vos yeux, sans s'éloigner de moi, et je jouirai de la joie de la voir grandir.

Cette proposition, dictée par une générosité familière à la marquise, séduisit, Courbelot. Il accepta. Le château de Breslaye, à l'ombre duquel l'orpheline devait grandir, est situé à une portée de fusil de Valligüères, sur le point culminant d'un vaillon dont son parc occupe l'étendue. Cette construction, avec ses tourelles crénelées, rappelle le seizième siècle; elle était, devant un paysage admirable qui engagent les méandres du Gardon, une façade assez imposante. Autour du château, les jardins, les parcs boisés; et autour du parc, des arbres, le tout situé à mi-côte. A côté de l'une des grilles du parc, celle qui fait face au village, s'élevait un pavillon, carré en briques rouges, couvert de tuiles crues, à la mode du pays, caprice de l'ancien propriétaire du château, qui, de son vivant, avait manifesté un goût assez vil pour l'architecture, et jecté ainsi sur ses terres une demi-douzaine de spécimens de son talent, parmi lesquels il faut citer son propre tombeau. Cet amas manié par le premier marquis de la marquise, avait fait adosser les murailles du pavillon des plans de terre. Depuis six-vingt ans, le terre avait crevé, s'était épaissi, étendant de toutes parts ses ramures vertes et bleues qui maintenaient ou ne voyait plus de cette maison habitée que les fenêtres et la porte. La verdure couvrait tout le reste. A l'intérieur, elle était gaie, bien aménagée, assez vaste. La marquise y laissa à dessein quelques meubles, auxquels virent s'ajouter ceux des Courbelot; et dès lors ceux-ci, riches de sa générosité, n'eurent plus qu'à être heureux et à se laisser vivre.

Il convient de franchir, sans s'arrêter, une période de dix années qui n'apporta aucun changement dans leur existence, si ce n'est celui qui résulte naturellement du temps qui passe. Ils vieillirent et Sidonie grandit. A dix ans, c'était une adorable fille brune comme sa mère, ayant ces grands yeux profonds et noirs qu'on rencontre fréquemment dans les pays du soleil et douée d'une intelligence qui faisait l'admiration des bons esprits auxquels elle avait confié le soin de son instruction. Un peu timide, elle se recueillait dans les murs du parc de la Breslaye, dont elle ne franchissait la grille que pour se rendre à l'école du village. Dans ce parc, où souvent elle appelait quelquefois de ses compagnes de classe, pour jouer avec elle, tous les enfants, tous les coins, tous les arbres lui étaient familiers. Elle possédait au milieu de cette végétation, comme si elle en eût fait partie, pleine de vigueur et de santé, ainsi que les plantes que Claude Courbelot arrosait tous les matins. Elle était la joie de l'ancien seigneur et de sa femme. La vieillesse venait sans faire peur sur eux trop lourdement sa main, car au spectacle de la grâce et de la sérénité de la charmante enfant dont leur demeure était embellie, leur cœur se reposait. Un peu triste, elle se recueillait, elle s'était retirée à la campagne, résolue à n'en jamais sortir, dans l'empire d'une incurable mélancolie. Chez les belles dames toutefis, la douleur n'est pas égoïste. A peine initiée à la nouvelle existence, la marquise de la Breslaye s'était laissée prendre à l'attrait que procure la bienfaisance à ceux qui l'exercent largement. Les pauvres de la contrée avaient intéressé son cœur, excité sa pitié; les orphelins, les vieillards malades, les ménages pauvres, avaient acquis soudainement droits à sa sollicitude.

En moins d'une année, elle était devenue la bienfaitrice du pays au sein duquel elle s'était fixée. Par ses soins, des écoles de Saint-Vincent-de-Paul s'élevaient établies à Valligüères afin de diriger un asile pour les enfants, un hospice pour les vieillards, un hôpital pour les malades. A ces établissements installés sur des terres lui appartenant et dotés par elle d'un revenu, elle avait joint un bureau de secours, d'où sa générosité se répandait en une pluie d'or sur tous ceux qui souffraient. Pour ces causes, son nom était bien; elle se plaisait à améliorer sans cesse ses œuvres de son épousable charité; c'est à son fils, encore enfant, qu'elle aimait à faire remonter la reconnaissance des familles auxquelles elle était venue en aide.

Nous pouvons maintenant affirmer sans provoquer aucune surprise, que personne n'éprouva une émotion plus vive que la sienne en apprenant la catastrophe tragique dans laquelle Pierre Gendrin et sa femme avaient trouvé la mort, et la belle conduite des Courbelot. C'est pour cela que, dès le lendemain matin elle était aux Combes, afin de mieux connaître les événements que nous avons racontés et leurs conséquences, Courbelot sur sa demande et fit le récit.

— Vous m'associez à votre bonne action, dit elle quand il eut terminé. Je voudrais recueillir l'orpheline et la confier à nos bonnes sœurs.

— Nous l'enlevons, madame ! s'écria Courbelot.

— Jamais ! reprit Brigitte. Elle est venue au monde entre nos bras. Nous avons résolu de remplacer auprès d'elle ceux qu'elle a perdus. Vous ne pouvez nous priver, madame, de la marquise, du bénéfice de notre résolution.

— Vous m'avez mal compris, mes amis, répondit madame de la Breslaye. Il n'est pas dans mes projets de vous séparer de l'enfant. Je veux la recueillir, c'est vrai; mais à la condition que vous consentirez à la suivre et à venir chez moi.

— L'abbé avait mit un zèle ardent et tendre à faire entrer dans ce jeune cerveau la science, dans cette âme le goût de la vertu. Mais à mesure qu'André s'approchait de l'âge où il cesserait d'être un enfant pour devenir un homme, l'abbé s'était heurté à un caractère difficile.

André aimait peu le travail; s'il goûtait avec quelque fruit, c'est qu'il avait un esprit ouvert et débile, s'inspirant sans peine des doctrines professées par l'abbé et les leçons qu'il en recevait. Il se montrait rarement sensible à l'émotion qui résulte de la contemplation d'une belle œuvre d'art ou de la lecture d'un livre éloquent. Mais en revanche, il s'irritait de toute blessure faite à sa vanité, et parfois ses colères étaient terribles. Choqué, flatté par sa mère, pour qui ses moindres caprices devenaient des ordres, il s'était accoutmé à être obéi sans avoir appris lui-même à obéir; son pouvoir s'exerçait sur ceux qui vivaient autour de lui avec un despotisme capricieux, tant qu'il n'entraînait. Si mère même ne pouvait se soustraire à ses exigences. S'il suffisait souvent d'un appel à sa raison pour la ramener à des sentiments meilleurs, cet appel tout dire, il s'annonçait comme un être merveilleux par l'intelligence, possédant de vastes connaissances, et se dévouant à l'homme humble et sans valeur, mais aussi les défauts qui rendent un homme haïssable aux autres et nuisible à soi-même.

L'abbé seul eût parvenu à le faire craindre et à le dominer. Il le tenait sous une discipline de fer, encore qu'à certaines heures il essayait de le prendre par la douceur. Sûrement, il eût transformé cette nature ombreuse et revêche, si elle eût été secondée par la marquise. Mais, le plus souvent, André trouvait auprès de celle-ci un refuge contre les sévérités de son maître. Il exerçait sur elle une séduction si puissante, il revêtait tant de grâce à ses yeux, avec son teint blanc, ses cheveux blonds bouclés sur son front, sa taille svelte, qu'elle le traitait ainsi qu'une idole et le perdait à force de bienveillance et d'indulgences. L'âge développa les imperfections de l'enfant. A quatre ans, il lâcha tout nettement ce qu'il serait plus tard. La mère alors tenta de régir en mettant ses colères, un refus de céder à ses caprices en don, tant sa vanité, en provoquant en lui les nobles émotions. Mais c'était trop tard; la plante avait poussé dans sa direction naturelle; il n'était plus temps de la redresser.

Laissons les années faire leur œuvre ! dit l'abbé lui-même à madame de Breslaye, afin de calmer les appréhensions tardives qu'elle ressentait. De ces natures absolues et résistantes, on peut tout attendre mais tout espérer.

La marquise, qui gémissait sur les conséquences de sa faiblesse passée ne demandait qu'à être rassurée. Elle se plut à voir dans ces paroles une prédiction pour l'avenir, conçut l'espoir que l'âge modifierait le caractère de son fils, et laissa se développer librement cette résolution qu'il eût de devenir un bonhomme, car un changement soudain s'opéra dans le caractère d'André. Il y avait alors cinq ans que Sidonie Gendrin était née et habitait le château. Bien qu'elle trouva souvent dans l'appartenance de la marquise, où celle-ci aimait déjà à la faire venir pour jouir de sa grâce enfantine et se récréer de son babillage. André, jusqu'à ce moment, n'avait pas donné grande attention à cette fille, beaucoup plus jeune que lui et dans la quelle il ne voyait aucun charme; c'est le témoignage d'une noble bonne action de sa mère. Il n'en fut pas de même lorsque Sidonie commença à courir dans le salon de la marquise et dans le parc. Il n'arrivait souvent; elle l'arrêta, s'accrochant à lui, le serrant, en lui faisant de tendres saisissements, puis à peu à peu par le charme de cette enfance en sa fleur les yeux ardents et bruns de Sidonie lui parlèrent. Il lui sembla qu'une fleur lui était née dans le cœur, et ce moment, il sentit une tendresse plus douce dans son cœur pour la fille adoptive de Courbelot. Il se fut transformé, ne songant plus qu'à l'émouvoir à l'enfant cette affection fraternelle. Quand sa mère et son précepteur le laissent libre, il se hâta de rejoindre Sidonie. Bien qu'il y eût entre eux une différence de neuf années, qu'elle fut une jeune femme, il éprouvait un charme infini à se faire petit comme elle, à partager ses récréations et à mettre au niveau de son intelligence s'ouvrait à la vie, pour toutes choses, la place d'un enfant. L'abbelle qui vole, l'étoile qui brille, le nuage qui passe, étaient la cause d'infinies questions.

Elle regarda aussi de lui les premières notions de ce que les livres devaient lui apprendre plus tard. Pour elle, il inventait des jeux. Il la traînait dans une voiture, à travers les allées du parc; il lui cueillait des fleurs, allait à la cime des arbres lui chercher des nids, ou frotait sur l'herbe afin d'y trouver pour elle des grillons. Puis il habitait ses poupées, les berçait, consentait à en être le père, jusqu'au moment où Sidonie, enchanlée de la complaisance de son compagnon, les lui jetait à la tête, en riant aux éclats. Enfin, quand il l'accompagnait sa mère à Nîmes, il se revêtit jamais au château sans reporter à sa petite amie un jouet ou quelque bijou modeste que la marquise lui laissait acheter avec ses économies.

Cependant le moment approchait où un grave événement, prévu par la marquise, désiré par André, allait se produire. Il était bachelier depuis deux ans; initié par l'abbé aux études du droit, l'heure s'était venue pour lui d'être le poursuivant sur les bancs de l'école, et il se préparait à quitter la Breslaye pour aller vivre à Paris. La marquise avait hésité longtemps avant de se résoudre à ce douloureux sacrifice. Elle n'eût voulu que son cœur maternel se fût fait à son fils. Mais elle ne pouvait étouffer le bonheur, après d'elle ce jeune homme qui touchait à sa majorité, portait un nom honorable et devait posséder un jour une fortune opulente. Un moment, elle songea à le sui-



## Securité pour les Ouvriers

L'ouvrier est le rein de la nation. Son travail, son intégrité, son cerveau et ses muscles ne contribuent pas seulement au support de la famille, mais à la richesse du pays tout autant.

Mais le travail constant use et épuise le mécanisme humain. La constitution humaine requiert autant de soin que la plus délicate pièce de mécanisme; autrement, le cœur faillirait. La sauvegarde contre cette éventualité, c'est de prendre fréquemment une médecine tonique, et dans tout l'univers il a été prouvé que les

Mais le travail constant use et épuise le mécanisme humain. La constitution humaine requiert autant de soin que la plus délicate pièce de mécanisme; autrement, le cœur faillirait. La sauvegarde contre cette éventualité, c'est de prendre fréquemment une médecine tonique, et dans tout l'univers il a été prouvé que les

## Pilules Roses du Dr Williams

n'ont pas d'égaux comme reconstituant du sang et des nerfs. Des milliers et des milliers d'hommes et de femmes sur le point d'un affaissement physique sont, grâce à ces pilules, redevenus forts, actifs et en mesure de vaquer aux affaires de chaque jour.

M. John Storey, de Maryland, comté de Pontiac, est bien connu dans la localité, et sa guérison d'une violente attaque de rhumatisme, par les Pilules Roses du Dr Williams, après l'insuccès de tout autre traitement, fournit une nouvelle preuve pour ce remède déjà si populaire. M. Storey expose comme suit les détails de sa maladie et de sa guérison :

"Il y a dix ans, je travaillais sur le C.P.R., section du Lac Supérieur. Exposé à tous les temps, je contractai un rhumatisme qui me rendit presque infirme et me fit souffrir énormément. Je dépensai plus de cent dollars en consultations et en remèdes, mais le mal s'aggrava toujours et je dus enfin quitter l'ouvrage. Le médecin me conseilla alors de suivre une cure d'eau, et je me rendis à Harrison Hot Springs, Colombie Anglaise. Après un séjour de huit semaines qui m'améliora en rien mon triste état, je suivis un traitement semblable à Green River Hot Springs, encore sans résultat appréciable. Découragé, je retournai chez moi pour me remettre à la culture, mais le rhumatisme m'empêcha de travailler. Quelqu'un me recommanda les Pilules Roses du Dr Williams, et je suivis son conseil. Les premières boîtes me firent quelque bien, et je continuai le remède avec confiance. Après en avoir pris seize boîtes, il ne restait plus aucune trace du terrible mal qui m'avait fait souffrir si longtemps et m'avait causé tant de dépense. Depuis dix-huit mois j'ai cessé de prendre le remède, et aucun symptôme de rhumatisme n'est revenu. J'en conclus que ma guérison est radicale."

Il y a plusieurs imitateurs qui font des affaires à même la réputation de cette grande médecine et l'on ne devrait pas perdre de vue que les imitations sont sans valeur, souvent dangereuses même. Il n'y a que les vraies pilules qui portent le plein terme "Dr. Williams Pink Pills for Pale People" sur l'enveloppe mise autour de la boîte. Si vous avez des doutes, écrivez directement à la Dr Williams Medicine Co., Brockville, Ontario, et vous recevrez franco ces pilules au prix de 50 la boîte ou six boîtes pour \$2.50.

## TAPISSERIES NOUVELLES

pour le printemps de 1901

VIENNENT D'ETRE RECU CHEZ

## JOS. BOUDREAU, 82, Rue Richelieu, SAINT-JEAN

Venez' et elles vous seront montrées avec plaisir.

## POND'S EXTRACT

Cette huile musculaire, fait disparaître l'indolence, le mal de tête, le rhumatisme et met le corps à l'aise.

Ne prenez pas les préparations faibles, aqueuses que l'on dit être la même chose que Pond's Extract qui surpasse tout autre et qui contiennent généralement de l'alcool de bois, qui est un poison mortel.

No 80—Une chance. S'il est facile de s'enrhumer, il est aussi facile de guérir son rhume avec le BAUME RHUMAL.

## T. A. Cousins

BUREAU D'ASSURANCE

68, Rue Richelieu, Sai-Jean, Qu.